

# La main du Demiurge



**MONAMI RENE**

Du même auteur :

Tourmente, 1995, Ed. Lamy

Le parfum de l'absurdité, 1997, Imprimerie Lefranc.

Dépôt légal 2<sup>ème</sup> trimestre 2002

Tous droits réservés

Imprimerie Lefranc, Munster

**ISBN 2-9511558-1-6**

# La Main du D miurge

Remerciements .....	page 4
Préface .....	page 7
I. Le sculpteur .....	page 14
- Descriptions chaotiques .....	page 22
- L'anatomie du désespoir .....	page 23
- Le fruit de la connaissance.....	page 23
- Justice défigurée.....	page 24
- Corps d�articul� .....	page 25
- Décomposition de la parole.....	page 25
- L'opportunisme .....	page 26
- L'essentiel.....	page 27
- Le sculpteur .....	page 30
II. Au-delà de la folie.....	page 32
- Le paradigme du sculpteur .....	page 41
- La matière, élément de projection .....	page 44
- Quand le décor forme la réalité.....	page 45
- La forme du désir.....	page 47
- Le mythe de la création .....	page 50

# Remerciements

Mes remerciements vont à Marinette qui m'a soutenu dans la mise en forme de ce travail, son regard complémentaire au mien a permis la mise à jour de ces textes.

La couverture de ce livre est née de la rencontre entre Marie et un texte du *Parfum de l'absurdité*, que cette rencontre soit ici saluée ainsi que toutes les rencontres entre auteurs et lecteurs.

J'ai une pensée pour Laurent qui a prêté sa plume pour la préface de ce recueil, que son amitié, ses encouragements à mon égard, sa patience et sa réflexion stimulante trouvent en ces mots mes humbles remerciements.

Tous mes remerciements à Eric, mon frère, qui a contribué à la concrétisation de ce travail. Que son intuition lui reste fidèle dans toutes ses entreprises.

Enfin je n'oublie pas ma femme et ma fille, Sylvie et Michelle, qui m'ont entraîné dans la passion d'une aventure permettant aux mots de sommeiller et de mûrir avant de poursuivre leur trajectoire. Leurs sourires et leurs larmes m'ont enseigné au quotidien, et peut-être même plus que cela, ainsi je leur suis profondément reconnaissant de m'avoir ouvert de multiples portes.

L'homme a perdu le rêve  
Et sa nuit devenant trop pénible  
Il a inventé un nouveau tourment  
C'est ainsi qu'il le nomme « folie »...

A tous ceux qui se cherchent  
Qui de leur vie font un chemin  
Vers une conscience claire de demain  
A ceux qui cisèlent le destin  
Comme des maîtres manipulés  
Et qui figent dans l'instant  
La création de leur être.

## *Préface*

Sur le chemin de la vie, on se pousse, on se tire, on se bouscule, on se tasse, c'est chacun pour soi, il y a des associations mais y a-t-il de véritables rencontres ?

Une partie de moi accepte, résignée, qu'il faille bien utiliser La Route, parfaitement tracée et fort empruntée. Mais l'autre partie traîne la patte. Alors je ferme les yeux : mon esprit construit le monde et je laisse mes sens me guider...

Comme ils ne sont pas spécialement aiguisés, je me trouve régulièrement perdu en pleine forêt, et avec les yeux fermés... Je ne cesse de trébucher et de me piquer aux orties. Parfois j'entends les clapotis d'un étang, je suis poisson quelque part, alors dès que je vois de l'eau, je plonge... Si candide ! J'imagine me faire l'ami des fées dans la mare, je découvre souvent tardivement que ce ne sont que sangsues rencontrées ! Dououreux de s'en débarrasser, mais gare, leurs baisers peuvent finir par être mortels. C'est toujours une riche expérience, peut-être est-ce la raison pour laquelle je replonge dès que je réentends le frémissement de l'eau. Je frôle parfois, rarement, des chênes majestueux, je sens leur puissance, leur imposante présence, mais ne comprends pas leur langage...

Il y a douze ans, dans la profonde forêt, j'ai percuté un autre promeneur, il avait aussi des cicatrices laissées par les sangsues. Il vagabondait, il vagabonde toujours et nos errements se rejoignent de temps à autre. A chacune de nos rencontres, mes yeux s'ouvrent un peu plus, éblouis d'abord puis imprimant de plus en plus précisément les détails de la

forêt, de moi-même, tentant aussi de corriger les fausses réalités créées par mon esprit. Ma prose est rarement claire, je dois écrire les yeux fermés... A la lecture des écrits qui suivent, une porte s'est ouverte dans mon esprit. N'arrivant pas à m'exprimer normalement je livre ici un des fruits qui a découlé de cette rencontre avec un texte révélateur.

Deux pierres juchées l'une sur l'autre, un peu de sable humide en guise de ciment, piètre édifice : mon labeur journalier. Mes mains s'appliquent et s'agitent mais ma tête est ailleurs. Il pleut sur l'îlot, j'ai parfois l'impression qu'un nuage reste perpétuellement coincé à l'aplomb, comme maintenu par la pointe du paratonnerre. Quant je lève la tête vers le gris, je vois le sommet du phare : mon abri, mon ami. C'est lui que je tente de protéger, tout au moins j'évite qu'il ne se détériore plus... Je m'y prends mal. Du bricolage pour colmater les multiples fuites, pour entretenir la lanterne que j'allume consciencieusement le soir, à quoi bon... Même si ma mémoire est rongée par l'humidité, je n'ai aucun souvenir de bateaux croisant dans le secteur, ni de récifs ou hauts fonds à signaler, ou même de côtes... Je ne me souviens plus dans quelle direction elle se trouve. Parfois je me demande si l'îlot ne dérive pas. J'ai également des souvenirs de livres lus ou de fausses réalités...

La marée est ponctuelle, alors je m'inflige ces heures pour amonceler des pierres quand elle est descendante : j'élabore une digue quand l'océan se retire pensant protéger la base du phare. La marée montante détruit mon frêle édifice, que peut-on contre la nature, contre la force des choses... ?

Alors quand l'océan se retire de nouveau je rebâtis ma digue, déprimé et rageur, résigné.

Voilà mon quotidien.

Comment suis-je arrivé sur cet îlot, comment en suis-je arrivé là... ?

J'en ignore jusqu'au nom. Rien dans le phare, comme si j'étais le premier occupant. Echoué, seul... Pas complètement seul : il y a bien une barque qui traîne alentour et parfois je sens une présence s'y tenir, mais je feins de la voir comme redoutant un trop puissant mal de mer.

Puis il y a ce matin.

J'observe, dépité, ma digue comme chaque matin sous la pluie, quelque chose dérive en périphérie de ma vision, de mon îlot, du phare : une sorte de poisson de belle taille clapotant faiblement, moribond. Du nouveau dans mes habitudes mécaniques. C'est un gros poisson à la peau claire et lisse, peut-être déjà mort. Je ne connais pas grand-chose en poisson, pourtant ils sont bien là, tout près, glissant sous la surface dans leur immense univers... Bon sang, quel vertige à considérer l'océan vidé, tout ce nouveau monde... ! Je secoue la tête.

Je laisse la digue à sa destruction et me mets à jeter des pierres sur le corps dérivant, des petites d'abord puis des grosses, histoire de le couler, de le virer de mon quotidien. Puis ce jeu cruel me lasse, la marée monte, je n'ai pas refait ma digue, le poisson s'approche, il s'est empêtré à la corde d'une des bouées.

Etrange poisson.

J'ai beau ne rien y connaître, ses formes semblent bizarres. Je ne suis plus assis mais debout et le... Truc dérive toujours vers moi. Et une main s'agite faiblement dans ma direction... Non ! Hé, hé ! Une nageoire ! Non !! Une main !!!

Merde, mais alors c'est une sirène !!!

Elle est maintenant toute proche, tenant la grosse corde d'une main fine et faible. De sa bouche sort une plainte étouffée et gargouillante. Mais les sirènes n'existent pas ! La grosse pierre que je tenais encore dans la main m'échappe et le bruit de sa chute me ramène à ma réalité. Je fonce m'enfermer au phare, avale quatre à quatre les 273 marches et me barricade avec le lit à roulettes. Le temps change, il fait très gris, l'océan s'énerve.

Bon sang, les sirènes n'existent pas, je suis devenu fou, conséquence de ma solitude, si ça se trouve, il y en a plein qui grouillent autour du phare, et même des trucs pires... Déjà dans la barque... Se boucher les oreilles, se boucher les yeux !!

L'air revenant plus tranquillement dans mes poumons, je commence à m'interroger : avais-je bien vu ? Je n'avais pas vu de queue de poisson, pas d'écaille, elle était même habillée et ses cheveux étaient courts, elle semblait plus être une femme qu'un homme mais... Une naufragée... ? Quel abruti, tuer la seule autre présente sur l'îlot, dans ce monde.

L'océan était démonté maintenant, le temps s'était contracté, la marée était haute, le phare seul vestige de l'îlot. Impossible d'aller dehors... Il y avait bien la barque...

NON, non, non !!!

J'allume la lanterne, enfile mon ciré et passe la nuit sur la passerelle à guetter le corps dérivant. L'océan se referme au pied du phare.

Rien.

Comment réchapper à ce déluge. Le moral au plus bas, la fatigue, le vent et la pluie aidant, je prends soudain conscience de l'îlot, de la digue, du temps, de ma personne et je sens le vide trop proche.

Le temps se calme brusquement, les nuages rougissent, le rocher se dénude, l'océan se retire et le ciel redevient gris, comme s'il l'avait toujours été. Je me sens épuisé.

Brève accalmie des éléments célébrant l'apparition du soleil : le vent se lève de nouveau, la pluie s'affale, je commence à me sentir sérieusement faible en bas des marches... La barque roule tranquillement, son pilote est là, debout, appuyé sur une longue perche... Je l'avais bien déjà vu, le vide de sa coule me toise et reste fixé sur moi. Je fais le tour de l'îlot retournant chaque pierre en quête d'un signe de la sir... D'elle.

Elle est là.

Calée dans les débris de ma digue, brave digue, toujours accrochée à la corde avec la bouée. J'ai de nouveau une terrible envie de fuir ; pourtant il me faut la sortir de là, malgré ce qu'elle peut être. Elle paraît bien inoffensive, comme morte, je la retourne doucement, cherche un souffle, une respiration, elle m'offre bien mieux : un sourire. Je le lui rends bêtement, mais ce n'en est pas un, plutôt un rictus de souffrance.

Je ne connais rien en médecine, ni même en naufragé et encore moins en ... Bref j'ai tout à apprendre. Je n'ose la toucher, je la couvre doucement de mon ciré, observe discrètement au passage si elle possède des jambes, mais son corps est entièrement recouvert de vêtements longs et épais. Je lui cale précautionneusement la tête avec ma veste et lui explique que cette fois je vais revenir avec de l'eau, du pain et des couvertures, son regard est ailleurs. Je me sens plutôt inutile, et sa présence m'embrouille l'esprit, le retour au phare est presque comme une fuite. Je perds un temps fou à chercher ce qui lui serait le plus utile, je range au passage

mon bazar pour l'accueillir dans notre nouvelle vie, finie la solitude. Le temps glisse.

Il règne au dehors comme un grand silence, un profond silence... Plus de pluies, plus de vent, plus les coups de vague qui percutent la roche, plus les grincements du ressac...

Je n'entends plus l'océan.

Inquiet je vais lentement au dehors.

Il n'y a plus d'océan, évaporé.

Il ne pleut plus, le ciel est d'un bleu violet terrifiant et le vent léger et chaud monte des immenses vallées en contrebas. La barque n'est plus là non plus, disparue, ailleurs... La carafe que je tiens m'échappe et explose sur la roche sèche. Je considère la petite mare d'eau sur le sol et éclate de rire.

Un cheval noir souffle doucement, il est scellé et balance tranquillement sa queue panachée. La naufragée n'est plus là non plus, son monde s'est ouvert. La digue est devenue un petit muret de pierres sèches encerclant le sommet du piton rocheux, le phare n'est plus qu'une vieille tour, comme l'un des restes d'une forteresse millénaire.

J'enfourche la monture docile.

Et alors je vois, comme un rêve, je surplombe un monde immense qui s'étale soudain devant moi, un monde que je ne connais pas encore.

Laurent AUDRY

# *I. Le sculpteur*

## *Le sculpteur*

Toi qui œuvres dans le silence  
D'une main de créateur pourtant fragile  
Tu vois doucement se former l'essence  
Dans ce havre reculé et tranquille

Douce main forgeant une destinée  
Qui sous les astres condamnés à l'immobilité  
Pleure sous le ciseau de l'artiste  
Des larmes de bois d'une réalité triste

Créateur d'un monde imaginaire  
Celui d'un intérieur étrangement austère  
Pousse sa conscience au-delà des limites  
Que l'humain craint et pourtant imite



La folie peut sceller le cours énigmatique d'une vie, d'une œuvre, or une conscience qui caresse cette douce folie ne suit plus le chemin qui conduit à la pérennité. Ainsi il faut aller au-delà de la folie.

Les mots qui s'agencent comme le reflet de notre inconscience, ceux qui à l'extrême nous mènent à la folie et à la destruction de notre être, ce sont ces mots-là qui peuvent nous réhabiliter à la vie et être l'image de la force de notre maturité. C'est un chemin d'autant plus dangereux qu'on s'y aventure en enfant, ... et on en ressort en homme toujours plus mûr.

J'ai rencontré une ombre  
Celle que j'étais jadis  
Tel un reflet trop exact  
D'une immaturité inconsciente

« Au-delà de la folie » doit porter notre regard vers notre être, car dans cette folie nous nous découvrons tels que nous sommes, et à travers cette conscience nous avançons vers demain.

Quelle est cette ombre qui s'agite dans la nuit ? Quel est ce visage qui se crispe sous l'effort ? Quel est ce visage qui se ride sous le poids de la destinée ?

N'est-ce pas celui de l'homme, celui du sculpteur ! Cet homme qui se rapproche du demiurge, de l'homme dieu, du créateur dans toute sa dimension artistique et qui dans sa

conscience se divinise comme Dieu a créé l'homme à son image et comme l'homme aussi s'est donné des dieux en images. C'est dans ce rapport de Dieu à l'homme que les frontières se sont imperceptiblement effacées au point de faire de Dieu un homme et de l'homme un dieu. C'est dans cette inconscience que nous naviguons aux frontières de la divinité.

L'image du sculpteur nous donne la métaphore de la divinisation, c'est dans le regard du sculpteur que nous pourrions lire le désir de l'homme dans son rapport à Dieu.

Or, que nous dit le sculpteur ?

Paroles et actes se mélangent dans une étrange alchimie, le verbe devient acte et l'acte se verbalise formant dans la conscience du sculpteur ce qui n'est autre que la pensée humaine.

Mais qui réside au cœur du sculpteur, quel est ce monde intérieur qui cherche à surgir, qui cherche à s'animer et à prendre forme ? Un mot, un visage, une humanité, ...

Il est semblable au poète, créateur de mots, artiste de l'impossible il ouvre la troisième dimension, celle de la profondeur et tend vers une dimension supérieure, la dimension divine qui est celle de la vie.

Écoutons ce que nous disent les mots et forgeons, tel le sculpteur, la dimension de la forme pour en extraire l'essence...



Ni Dieu ni homme  
A l'aube de l'animal  
Instinct de puissance  
Qui le pousse à la domination

Ni Dieu ni homme  
Il se veut humain  
Avec un visage déformé  
Encore en cours de formation

Ni Dieu ni homme  
Il vit dans un songe  
Se portant en maître  
Devant un monde illusoire  
De sa main devait émaner  
L'arbre de la connaissance  
Qui demain perdure  
Par delà les dieux

La symphonie de la malédiction  
Dont les instruments autonomes  
Ne trouvaient plus l'harmonie  
Sentier de la maturité

Ni Dieu ni homme  
Sans main sans connaissance  
Sa création une destruction  
D'une rapidité étrangement croissante

L'animal est sans regard  
Sa conscience est éteinte  
Sous les flots envahissants  
D'une ignorance souveraine



Nous cherchions un homme  
Celui dont le visage  
Simplement humain  
Reflétait le nôtre

Nous cherchions un homme  
Dont le regard  
Imperturbable  
Aurait été le nôtre

Nous cherchions un homme  
Dont la volonté  
Inébranlable  
Aurait été la nôtre

Nous cherchions un homme  
Dont la valeur  
Incommensurable  
Aurait été la nôtre

Nous cherchions un homme  
Dont la maturité  
Toujours plus grande  
Aurait été la nôtre

Nous cherchions un homme  
Nous-mêmes en somme  
Celui que l'on aurait voulu être  
Celui que l'on aurait dû être



Tels des dieux ils marchaient  
Sous des remparts harmonieux  
Les parfums embaumaient leur vie  
Et l'éternité semblait leur ouvrir les bras

Tels des dieux ils marchaient  
Le regard lointain et énigmatique  
D'un pas jamais aussi sûr  
Que ce jour où ils ont cru en leur désir

Tels des dieux ils marchaient  
Sur cette terre acquise  
Humains devenus dieux  
Métaphore d'une alchimie transcendante

Tels des dieux ils marchaient  
Et de leur Olympe ils sont tombés  
Dans la caverne de l'humanité  
Condamnés à l'absurdité de leur propre inconscience



Un œil scrutant sa propre condition  
Tel un homme se penchant sur sa progéniture  
Après avoir traversé un désert  
Trop rapide pour y trouver l'essentiel  
Il ne perçoit plus le souffle  
De ce cœur étrangement fragile  
N'y a-t-il plus d'arbre  
Dont on peut cueillir l'essentiel

Ces choses essentielles à l'humanité  
Qui résident dans la parole des hommes  
Et non dans celle des pseudos dieux  
Cette parole manquait à la progéniture  
Créant ce désert de néant  
Dont l'œil scrutateur fût témoin  
Ainsi la paupière se ferma  
Sur le regard de l'humanité



La rivière rouge qui coulait dans nos veines  
Comme une promesse d'incertitude  
Cette rivière que l'on cherche à traverser  
Au-delà de notre propre conscience

Blanc comme la pureté  
Rouge comme le sang  
Noir comme le deuil

Les trois couleurs des dieux  
Le fanion de leur gloire  
Qui flotte au-dessus de leur inconscience  
Comme une ombre une destinée menacée

Blanc comme la pureté  
Rouge comme le sang  
Noir comme le deuil

Cette main caressant les flots limpides  
Voyait naître de ses propres doigts  
Le lys, la rose et la tulipe  
Bouquet étrangement dionysiaque

Le lys fut mon aube  
La rose était mon midi  
La tulipe sera mon crépuscule

Pourtant il n'y a ni dieux ni hommes  
Ni fanion ni bouquet  
Pas même une ombre de conscience  
Seulement la flamme du désir toujours maître



Quels sont les visages que le sculpteur a cherché à façonner ? Le quotidien n'est autre que ce piédestal sur lequel on érige le buste de l'humanité. Observons ces multiples visages qui se découpent sous la main du sculpteur.

### *Descriptions chaotiques*

Le regard que porte un individu sur le monde, sur l'homme et sur sa propre conscience est soumis à de multiples variations, et dans cet éventail de sensations, de sentiments, de visions, prenons un instant, le plus tragique, celui qui succède à l'euphorie et qui laisse une marque aussi profonde qu'une ride sur le visage de l'homme. Dans cet instant, on appréhende la nuit d'une réalité devenue trop dure et les constellations se transforment en mots, en textes, les mêmes que vous pouvez lire aujourd'hui. Cette liqueur nous semble bien amère mais ce n'est que dans la vision de l'horreur, dans la sensation de la douleur que nous enfantons de nouvelles forces pour lutter contre notre déclin, contre l'arriération et l'anesthésie. Ce n'est qu'en se regardant dans le miroir que nous prenons conscience d'une vision extérieure de notre corps, regard objectif de notre condition d'humain. Ainsi, quotidiennement, notre regard devrait se plonger vers son for intérieur afin de contempler l'horizon vers lequel nous naviguons, nous sommes partis du chaos et nous retournons au chaos, est-ce là l'éternel retour ? Cette courbe sinusoïdale de notre destinée, de la destinée de chaque société et sans aucun doute de l'univers ; les trois âges se font écho, tels l'aube, le midi et le crépuscule, vers l'infini inconcevable qui ne cesse de nous effrayer.

## *L'anatomie du désespoir*

Une main crispée sur un visage  
Afin d'éprouver encore la sensation de la douleur  
Avant l'anesthésie de notre conscience  
Pareil au parfum que l'on dissipe  
Un corps se disloque  
Dont les fonctions se réduisent à néant  
Un squelette que l'on rencontre trop souvent  
Sur le chemin du désespoir  
Sans forme sans matière  
Pas même un reste de propriété humaine  
Et dont l'anatomie se réduit à néant  
Que reste-t-il sur ce visage ?  
Derrière cette main artificiellement crispée  
Le regard de notre propre conscience

## *Le fruit de la connaissance*

Le long des racines une onde cheminait  
Cherchant le moyen de gagner la cime  
Sur le tronc d'un arbre  
Que l'on croyait centenaire  
Élévation tortueuse et incertaine  
Connaissances nébuleuses et spéculatives  
Dont le parfum nous étourdit  
Les branches étendues  
Dans cet espace vierge  
Préfiguraient les ténèbres

Pour sa propre progéniture  
Et sous le soleil éblouissant  
Miroitait le fruit  
Celui de la connaissance  
Se découpant dans le ciel  
Ainsi l'on pouvait apercevoir  
Des milliers de crânes desséchés

### *Justice défigurée*

L'artiste à l'œuvre sur un bloc de pierre  
Taillant inlassablement un visage  
L'histoire suit son cours au rythme du burin  
Musique devenue violente à nos oreilles  
Pourtant l'artiste continue sa route  
Sous le regard sceptique des constellations  
Le crépuscule a envahi l'atelier  
Mais au cœur de la nuit la musique continue  
Etouffant le silence qu'on élève en dieu  
Insupportable elle nous rend irascible  
Alors que la main du demiurge infatigable  
Façonne une image encore imperceptible  
Et à l'aube de nos consciences  
Est née la justice  
Dont le visage déformé  
Reflétait cette nuit trop chaotique

## *Corps désarticulé*

Dans un coin de l'univers un miroir  
L'écran de notre évolution  
Grandissant et se dilatant  
Vers ce que l'on nomme illimité  
L'individu univers microscopique  
Par sa conscience toujours croissante  
Finit par se désarticuler  
A l'image des constellations de son propre ciel  
Tragédie qu'il ne constatera  
Que devant le miroir de l'humanité  
Quelle sérénité de se sentir approcher  
De ce que l'on pense être une vérité  
Pourtant à ce moment précis  
Notre regard croise le miroir  
Dans lequel il observe  
Son propre corps désarticulé  
Se dispersant dans sa propre vérité

## *Décomposition de la parole*

Le mot matérialisation de notre pensée  
S'effrite sous le poids du mensonge  
Il se déforme face à la vérité  
Etranglé par l'humilité  
Il ne reflète pas sa dimension exacte  
Quel devenir tragique pour notre pensée  
Dont le reflet est toujours plus déformé

Devant les lentilles de la décomposition  
Le mot se perd dans le néant  
Devenu trop lointain de la réalité  
Il s'éloigne de l'homme  
Comme il s'en est approché doucement  
Jusqu'à l'heure de notre véritable solitude  
Et du silence qui régnera  
Après le déclin de la parole

### *L'opportunisme*

Des portes ouvertes vers l'extérieur  
Vers ce qu'on nomme inconnu  
Potentialités neuves  
Expériences enrichissantes  
Un regard différent  
Modelant la destinée  
Opportunisme  
Maîtresse du voyageur  
Tu lui souris  
Ephémère aventure  
Mais que reste-t-il  
De toutes ces portes ouvertes  
Sinon un voyageur  
Au milieu de ses souvenirs  
Le rongant par tous ses membres  
Et lui soufflant son triste malheur  
L'opportunisme au-delà de toutes limites



## *L'essentiel*

Dans un coffre siégeait l'essentiel  
Un bijou devenu trop précieux  
Nos consciences lentement ont perdu  
Le pouvoir d'ouvrir ce coffre  
Nos mémoires s'en sont éloignées  
Par nos comportements étrangement divergents  
Mais l'essentiel toujours siégeait  
Dans ce coffre hors de nos regards  
Puis vint un soir où le souvenir  
De ce qui jadis fut l'essentiel  
Notre main se tendant vers ce bijou  
Celui qu'on nommait alors l'essentiel  
Aujourd'hui n'est plus que son déclin  
Le fruit de notre propose inconscience



Réflexion chancelante qui nous éloigne de nous-mêmes  
Images transcendantes que nous prenons pour des dieux  
Cette lumière sur une vie décadente  
N'est qu'un miroir ténébreux qui ne reflète plus rien  
Et au bout de l'espérance règne le néant  
Celui d'une folie toujours plus incandescente  
Or l'antithèse de la folie est le remède du gourou  
A l'heure où le voile de Maya enfin nous libère  
Au cœur de la folie règne un fruit

Celui qui nous porte au-delà de nous-mêmes  
Comme une inconscience devenue consciente  
Lettre se dessinant sur une page  
Tel un visage dans l'espace vierge de l'univers  
Enfin l'existence se libère de l'existence  
Et ouvre la voie de la véritable humanité



Un monde à créer  
Un monde à rêver  
Sous la plume  
De vos propres consciences

La porte du rêve  
Trop rarement ouverte  
S'estompe insensiblement  
Quand la main vient à trembler

Sculpteur sans matière  
Que reste-il à sculpter  
Sinon ton propre corps  
Et ta conscience de demain

Ainsi va le cours du destin  
Comme une image encore floue  
Qui se dessine dans le lointain  
Et dont on prend conscience lentement



Artiste au cœur du soleil  
Rayonne de ton humilité  
Car l'ombre présente  
N'est que le reflet de ta vérité

Artiste noyé dans l'océan  
Sourd messager des profondeurs abyssales  
Œuvre éternellement en silence  
Dans les eaux glaciales et magnétiques

Artiste soulevé par le vent  
Force impalpable et angoissante  
D'un univers se désarticulant  
Avant son renouveau

Artiste sur la terre  
Dans sa condition d'homme  
Unissant dans son art  
Les matières alchimiques

La ronde des éléments  
Termine la quadrature du cercle  
Mouvement infini  
Du commencement et du fini



## *Le sculpteur*

Semblable à cet homme  
Arrivé à ne plus croire  
Ni à hier et pas même à demain  
Assis contre sa propre vie  
Prenant ciseau et bois  
Ainsi est né le sculpteur  
Sculpteur de nulle part  
Sculpteur de jamais  
Et qui matérialise l'âme  
Dans cet instant pérennant  
L'immobilité de demain  
Sera le refrain de l'humain  
Ce regard sur sa propre vie  
Que le sculpteur pleure  
A chaque copeau de bois

Il taillait et taillait  
Façonnant une vie  
Et celle d'autrui  
Les copeaux pleuvaient  
Dans l'atelier  
Sous ce grenier  
Pourtant sa main tremblait  
Œuvrant sur le destin  
Mais la bougie s'éteignait  
Le ciseau n'avait de cesse et coupait  
Coupait et tremblait dans la nuit  
Jusqu'au matin qui éblouissait  
Le sculpteur alors tardait

A s'en aller dormir  
Et son œuvre de partir  
Ainsi elle cheminait  
Suivant sa volonté  
Dans les mains de l'humanité



Il ne restait qu'un homme au-delà de toute espérance  
Qu'une ombre dans un ciel sans étoiles  
Qu'une branche sur un arbre mort  
Cet homme parvenu à maturité  
A goûté la tragédie de la solitude  
Sur la voie trop escarpée de l'éloignement de l'humanité  
Homme devenu dieu  
Au milieu d'un océan de néant  
Pas même une lueur ne lui parvenait  
Homme devenu dieu  
Perdant sa condition pour une plus grande tragédie  
Homme devenu dieu  
Où vas-tu ?



# *II Au delà de la folie*

## *Au delà de la folie*

Suite à ce prologue, à cette première partie qui nous laisse préfigurer cette image du sculpteur, laissons-nous nous porter par la force du questionnement. Son rapport à la réalité extérieure, nous pousse à l'imperceptible modification de notre être, débouchant nécessairement sur une autre dimension de perception. Le paradigme du sculpteur va permettre de nous interroger sur les éléments constitutifs de notre réalité, sur ces éléments qui forment notre quotidien, notre pensée et nos mythes. L'articulation de ce modèle, telle une activité démiurgique, constitue un carrefour où se rencontrent l'acte et la pensée de l'être. La question de la matière, dont les réflexions épistémologiques tracent une lecture de l'évolution humaine, nous conduit à reconstituer notre place comme matière transformant la matière tout en étant transformée par elle en retour. Or ne sommes-nous pas nous-mêmes la résultante d'une transformation ? Que fait le sculpteur ? Que se passe-t-il en lui lorsqu'il crée ?

La question de la création que nous retrouvons, donnée de fait dans toutes mythologies, constitue un des ressorts essentiels de ce que met en acte le démiurge, et dans notre modèle, le sculpteur. La création invite ce qu'humainement nous appelons le désir. Quelle est la forme de ce désir qui dans les conceptions psychanalytiques interroge notre conscience ? Mais ce désir, qui aujourd'hui nous occupe, n'est-il pas une prise de position face à l'altérité ? Cette

question et cet enjeu nous habitent dans cette double position : le désir de rester dans notre situation initiale et celui de nous confronter à l'inconnu.

La nécessité de l'altérité nous confronte à un désir, qui dans ses multiples dimensions fait émerger la création, cette création inhérente à la condition de l'homme. Or, cette condition se déplace à la mesure de notre désir, créant la fiction de l'homme dieu.

Pour amorcer notre réflexion posons-nous la question de ce qu'est la conscience afin de poser un jalon, tangible ou fictif, dans tous les cas défini nous permettant de déployer notre pensée.

Norbert SILLAMI dans son *Dictionnaire usuel de psychologie* définit la conscience comme une connaissance qui accompagne nos sentiments et nos actions. Pourtant il ajoute « la conscience est difficile, voire impossible à définir, car elle est pure subjectivité. Se manifestant dans les expériences strictement privées, elle est inaccessible à autrui. A la fois lieu de nos sensations et de nos perceptions et réalité subjective de celle-ci, elle constitue la matière même de notre vie psychique : c'est elle qui organise les données de nos sens et de notre mémoire et qui nous situe dans le temps et dans l'espace... ».

Si nous nous situons à cette échelle plus vaste que celle de l'homme, c'est-à-dire à une échelle universelle, c'est à cette conscience grandissante que nous nous adressons, à elle qui doit aussi nous mener au-delà de nous-mêmes.

La conscience semble suivre un parcours évolutif qui, à l'état de bribe jadis, atteint de nos jours un champ toujours plus

vaste. Nous passerons sur la problématique de cause de la conscience, du temps ou de l'époque de son apparition qui n'est pas l'objet de notre présente réflexion. Aujourd'hui la conscience de l'univers s'est élargie par l'évolution de l'homme, de la technique, par les multiples informations qui nous parviennent ainsi que les différentes sollicitations qui atteignent notre corps et nous donnent l'envergure de ce dernier. Toutes ces informations extérieures à notre être, le construisent et le déconstruisent au rythme de sa progression. De même que toutes les recherches qui contribuent à l'évolution de l'individu, marquent de leur sceau la réflexion métaphysique de tout un chacun.

Or, qu'en est-il de ce questionnement métaphysique qui ouvre de nouvelles perspectives, mais aussi nous ramène à notre position initiale, celle de la prise de conscience, de l'impossible résolution ?

C'est dans cette dialectique que nous allons tenter de pénétrer plus profondément, au cœur de ces enjeux qui se trament en notre for intérieur et progresser au cœur de l'incompréhensible qui par-là même devient une frontière de la folie. Le fou ou la folie, à travers les siècles ont connu des « statuts » différents ou du moins le regard qui leur était porté a subi une évolution. Jadis errant dans les contrées, il finit par être mis dans un hôpital (18<sup>ème</sup> s.), avant d'acquérir le statut de malade face aux psychiatres (19<sup>ème</sup> s.), au 20<sup>ème</sup> siècle cette position est remise en cause et le fou ne doit plus porter une étiquette. Aujourd'hui il nous faut accepter que chacun de nous porte une folie potentielle en soi et qu'elle est « latente », pouvant se manifester « à tout moment ». C'est avec cette compagne que nous vivons, c'est avec elle pourtant que nous combattons pour conserver notre dignité

et l'espoir de ne pas croiser au détour d'un miroir, l'autre qui nous habite et que nous nommons folie. Perpétuelles oscillations, tel le pendule de Foucault, enfermées dans cette courbe sinusoidale de la vie, éternel recommencement que Nietzsche prônait, nous avançons à pas lents vers un avenir toujours plus étrange à nous-mêmes.

L'étrange, l'inconnu, qui nous effraye et nous attire à la fois, l'incertain qui nous déstabilise et charme notre désir de puissance vers une maîtrise de l'avenir, du destin, des événements, des choses comme des « apprentis dieux ». Ce désir ancré en nous, nous pousse vers notre propre évolution et nous révèle, par-là même, pièce après pièce sur le puzzle géant de la vie, notre impuissance. Cette incohérence entre désir et réalité constitue la fissure de laquelle germe la folie et notre naissance n'est qu'une mise en acte de ce processus. Cette fissure fait partie de l'homme et c'est dans cette progression vers l'étrange, vers l'inconnu, que l'individu prend le risque de la folie pour le bénéfice de sa réalisation.

Le désir, comme la réalité, possède deux facettes ; pour le premier c'est désirer rester dans la situation initiale, bien connue, mais aussi sur un autre plan un désir de progression, d'aller de l'avant comme l'inscription de notre propre évolution, inhérente à notre être. La notion de réalité, elle aussi, rencontre cette ambivalence avec, dans un premier temps l'acceptation de ce qui nous incombe, dans la joie ou dans la tristesse et, d'autre part, le refus dans la crainte de l'inconnu. Cette double ambivalence s'articule au sein de notre être et par un équilibre ingénieux, participe (avec d'autres mécanismes) à la représentation et à l'interprétation des différentes interactions ; en nous, au sein de la société et avec l'environnement.

L'individu possède un équilibre bien fragile, et c'est dans cette fragilité qu'il doit puiser pour se construire, telle une rencontre perpétuelle avec soi-même, avec son miroir et qui à chaque instant nous renvoie l'image de nous-mêmes et que nous voudrions fuir. Mais en toile de fond, sur ce miroir, se dessine aussi ce qui est derrière nous, à savoir, la voie qu'il faut suivre. Ainsi, ne faut-il pas aller au-devant de ce que nous fuyons, pour mieux percevoir ce vers quoi nous voudrions tendre ? Cette dialectique de la folie peut sembler étrange et pourtant bien des hommes ont tenu ce discours, quelque peu différent sur la forme mais le fond restait identique. Il n'est plus à prouver que la folie nous habite, qu'elle est inhérente à notre être et que nous sommes tous, potentiellement fous. La folie en elle-même existe, elle constitue une image, un symbole, une représentation d'un être en souffrance résultant d'un dysfonctionnement neurobiologique, psychique, sociologique, elle peut se penser comme un véritable concept... C'est le symbole de notre irresponsabilité, le bouc émissaire de nos angoisses, c'est une « mère » institutionnalisée qui nous reprend dans son sein et qui nous offre l'insouciance pour l'éternité. Or, quel est le prix que nous devons payer, quelle est l'obole que nous devons verser à ce symbole, à ce mythe que constitue la folie ?

Cette obole n'est autre que ce qui se tient au creux de notre bouche et que Charon perçoit pour faire traverser aux morts le fleuve de l'oubli. Charon nous conduit vers l'autre monde, celui de l'oubli, peut-être celui de la folie en nous enlevant ce que l'on possède ; le langage. En effet, ce langage nous distingue de tout vivant et caractérise les êtres humains, or c'est quand le Signifiant disparaît que le Signifié doit trouver un autre Signifiant. De ce mouvement naît alors le

déséquilibre qui nous pousse vers une souffrance que nous pouvons nommer folie.

La souffrance, notre souffrance, voilà notre participation à l'édification de ce panthéon qu'est la folie, et quel beau panthéon que nous ne devons point omettre de visiter pour en ressortir plus riches d'expériences et plus grands afin d'affronter l'incertain. Est-ce une invitation à la folie ? Sans aucun doute, mais pas telle que vous la concevez, à savoir cette souffrance extrême de laquelle peu d'êtres reviennent. La normalité est un point central que nul n'atteint, la folie est la sphère qui entoure ce centre et qui fait frontière avec la pathologie, extrême limite de la souffrance, de la dépersonnalisation et de la déshumanisation.

Ecoutez ce que dit Bouddha dans un célèbre sermon « Voici ô ! Moines, la vérité sainte sur la douleur, la naissance est douleur, la vieillesse est douleur, la maladie est douleur, la mort est douleur, l'union avec ce que l'on n'aime pas est douleur, la séparation d'avec ce que l'on aime est douleur, ne pas obtenir son désir est douleur, en résumé, les cinq sortes d'objets de l'attachement sont douleur. ». Une vision du monde qui nous enseigne que ce dernier n'est que douleur et souffrance, or l'illumination, le chemin vers le nirvana constitue cette évolution qui affranchit l'homme de la souffrance et qui le porte loin de cette dernière. Une reconstruction psychique, une réinterprétation des événements, à travers rituels et prières mènera petit à petit le moine vers l'illumination. Dans un autre registre, Freud nous initierait à la pratique de l'analyse ce qui nous mènerait vers un autre type de devenir.

Deux exemples parmi tant d'autres qui illustrent ce voyage au cœur de nous-mêmes, semblable au voyage initiatique vers le monde extérieur qui nous renvoie en miroir notre propre monde intérieur. Dans ce cas, la dimension extérieure est oubliée pour descendre plus profondément en nous-mêmes et pour arracher à ces profondeurs hostiles ce qui nous tourmente au quotidien.

Que de quotidiens anodins ne rencontrons-nous pas, ancrés dans la routine de l'humain au point où la souffrance elle-même s'y est inscrite et se constitue en normalité alors que son seuil semble déjà participer à l'ordre pathologique. Combien de personnes croisons-nous dans les rues, dont le visage reflète l'image même de ce mal qui les ronge, combien de visages respirent la vie à l'heure où les associations religieuses, philosophiques et initiatiques ne cessent de croître, comme un appel à un désir de ré humanisation. Le sentiment d'étrangeté, celui de s'éloigner de l'humanité, nous donne l'illusion d'être des dieux mais par-là même nous jette dans les angoisses les plus profondes.

La dialectique inverse qui, comme pour les enfants nous oblige à nous confronter à nos propres échecs, nous grandit à travers l'expérience, par ce passage obligé au sein de la folie, au cœur de cette folie qui nous allaite, telle une bonne mère, ou encore dans cette période troublée et qu'à l'échelle humaine on nomme adolescence. Mais à une plus vaste échelle, peut-être qu'une période de trouble doit être un passage obligé dans l'évolution, se faisant pour atteindre une maturité plus grande. Il faut prendre conscience de sa propre folie pour la dépasser, prendre conscience de ce qui se trame à la surface comme dans les profondeurs de l'humain, pour distiller notre propre esprit et en recueillir l'essence de nous-

mêmes. C'est après ce travail long et fastidieux que nous progresserons avec une plus grande sérénité.

Ce qui nous paraît important ici, c'est d'accepter cette part d'étrange en nous pour enfin la reconnaître, c'est de se réconcilier avec l'inconnu de nous-mêmes qui nous permettra de nous transcender et de réarticuler notre être dans le monde.

Notre désir de nous démarquer de la folie nous y ramène d'autant plus près qu'il nous est impossible de la percevoir. Elle s'inscrit dans notre corps comme une partie de nous-mêmes que nous occultons mais qu'il nous faut considérer avec une acuité grandissante. Ayons la sagesse d'accepter cette part de nous-mêmes, aussi étrange qu'elle soit afin que nous puissions évoluer. La notion de transformation que nous retrouvons dans Y King, ne nous montre-t-elle pas que l'immobilité est impossible, que l'être est en perpétuelle transformation ?

La conscience toujours plus grande de nos états proches de la folie nous permet la transformation. Il nous faut atteindre les limites intangibles, semblables à un exil vers l'inconnu pour nous ramener à nous-mêmes. Est-ce une folie de vouloir être soi-même ? Or cette tâche qui nous incombe et qui est de notre responsabilité se voit repoussée à plus tard, voire ne même plus être considérée. Quel est cet impossible qui réside en l'homme et qui l'anesthésie jour après jour ?

Chaque champ épistémologique axe sa réflexion vers des tentatives de résolutions de problème, l'éternel problème de la question qui sans réponse laisse un vide. Or, la question donne sens au monde car elle l'inscrit dans un axe

spatiotemporel, qui nous donne l'illusion de maîtrise et dans ce sens, nous fait prendre un réel sens. A l'abord de ses frontières sensorielles et sémantiques devenues trop floues, l'individu se perd et les jalons culturellement décentrés qui supportaient l'édifice de l'être, eux-mêmes trop lointains face à une civilisation galopante, se sont noyés dans l'oubli. Ceci se rapporte à la dimension de génération de l'individu, les réponses à la question «où», restent muettes formant un passé obscur dans nos représentations, auquel on ose à peine se rattacher. Le passé oublié, sciemment ou non, nous pousse vers un demain encore incertain et dans cette dimension du devenir, la place du vide, du néant prend des proportions incontrôlées. Pourtant au voisinage de la folie, le mot d'ordre de DESCARTES : « se rendre comme maître et possesseur de la nature », qui aujourd'hui serait plutôt « se rendre comme maître et possesseur du savoir », perd toute sa signification en faisant de la rationalité une potentialité incertaine.

Le père de la psychanalyse, avec la conceptualisation de l'inconscient, opère à sa manière une révolution qui inscrit en l'homme un mouvement interne qui dépasse sa conscience, mais non dénuée d'ordre. A l'image de l'univers, l'équilibre de l'individu, son harmonie quelquefois vouée à la précarité, s'est inscrit dans cette quête de rationalité, pour expliquer, pour comprendre, pour ne pas mourir de peur devant l'inconnu, mais aussi pour s'affranchir du divin. Comme dans tout mythe, le premier homme élevé par un culte à la divinité, nous lie à lui généalogiquement, physiquement et psychiquement. Or, rompre ce lien entraîne une perte de repère qui mène à la dialectique de la folie, cette dernière entendue de manière générale, dans son acception négative comme un pathos, mais aussi dans son acception positive

comme une potentialité de création de nouvelles valeurs, à la manière de Nietzsche. Ainsi ce regard sur la folie oscille comme un pendule entre le désir du divin pour lui-même et le désir du divin qui tendrait à s'en affranchir et nous porter nous-mêmes à la divinité, c'est-à-dire le désir du divin pour nous-mêmes.

### *1. Le paradigme du sculpteur*

La journée venait de décliner sur cette île perdue du Pacifique. Les couleurs du crépuscule se succédaient et la bise caressait nos visages dont les yeux quêtaient des formes. Nous marchions sur ce chemin de terre qui longeait la périphérie de l'île, les vagues venaient se briser sur cette côte rocailleuse donnant un caractère sauvage au site et nous laissait par-là même une impression de liberté. Le parfum du crépuscule embaumait notre désir de découverte, les voyages prenaient ainsi toute la signification de ce qu'au matin d'une vie, nous pouvions projeter. C'est à ce moment que nos formes recherchées apparurent au bout du chemin. Tout en nous en rapprochant, nous découvrons la dimension gigantesque de l'œuvre, sept formes se découpant sur un fond d'océan et de ciel se chargeant de nuages. Quel sentiment d'inquiétante étrangeté, mêlé à la joie juvénile de découvrir que nous étions petits devant ces têtes positionnées dans un ordre croissant ! Des « Moaïs », formes sculptées dans une carrière à l'intérieur de l'île, sculptures d'un autre âge dont l'énigme soulève la curiosité du voyageur. Quels étaient ces sculpteurs de jadis façonnant la pierre, pierre modifiée à l'image du sens de notre vie qui nous parvient en la construisant. Œuvres gigantesques,

images des dieux ou à l'image des hommes, travail des dieux ou travail humain, but qui nous dépasse, nous échappe comme l'eau s'écoule entre les doigts de la main du sculpteur. Ile de Pâques, qu'as-tu fait de ta culture, de tes dieux et de tes mythes ? Guerres intestines, vagues du Pacifique, vous marquez de votre sceau le brin d'humanité, la pierre éternelle elle-même s'érode, portant le mythe dans sa poussière composite, l'idée du sculpteur s'évapore avec son œuvre, taraudant la conscience du voyageur qui passe. L'acte est une énigme d'une force divine, celle de l'autre ou du même, mais dont la mémoire gît dans la poussière du matin. L'image de cette pierre prenant forme sous la main de l'homme nous interroge dans la mesure où Dieu crée l'homme dans beaucoup de cosmogonies et l'homme se crée des dieux. Répétition mythique qui dans ses avancées les plus crépusculaires, nous donne l'illusion de l'homme divin. Le paradigme du sculpteur doit jouer pour nos consciences l'effet d'un miroir.

Mais quel miroir ? Une conscience prétendument éclairée nous rétorquera que ceci est bien futile, et que pour sa part, l'hyper rationalité, la maîtrise du monde par les moyens les plus sophistiqués lui font largement l'économie de ce paradigme. Descartes au 17<sup>ème</sup> siècle voulait déjà se rendre comme maître et possesseur de la nature, de nos jours c'est la maîtrise du savoir qui a supplanté celle de la nature, réduite en jardin botanique ; que nous reste-t-il à maîtriser, sinon les dieux ?

Que nous révèle l'image du sculpteur ? Que nous révèle-t-il sur le monde ? Sur l'individu ? Mais aussi sur lui-même ? Le monde s'offre comme quelque chose à imiter, comme un amalgame de molécules que nous construisons et

déconstruisons, que nous reproduisons et synthétisons en fonction des techniques. Dans l'antiquité, Platon concevait le monde et les formes données dans le monde comme une reproduction et une imitation de formes primordiales situées dans le « Monde des idées » : ainsi ce principe de l'imitation, de la reproduction, de la répétition jalonne l'avancée anthropologique et questionne l'individu dans son rapport au monde.

Cette question éternellement soulevée, bien souvent dans une dimension linéaire et causale, marque sa limite à l'image de la représentation d'un paysage sur une toile dont les deux dimensions laissent sous-entendre la troisième, étrange illusion dont nous avons la certitude mais ne pouvant figurer dans ce mode de représentation. Le sculpteur ouvre cette troisième dimension à travers sa création, permet à l'individu d'appréhender la profondeur sur le plan de la représentation. En écho à ce mode de perception du monde, pouvant se décliner en différents points de vue en fonction de la place que l'on occupe et du regard que l'on porte, le parallèle avec le monde intérieur de l'être que nous souhaiterions établir, laisse préfigurer les multiples champs d'investigations des questions ontologiques amorcées par des positions relatives et pourtant fécondes.

Le monde et l'individu sont intimement liés, or notre monde de représentation, notre champ de conscience, élément du monde, n'en appréhende qu'une partie. Ceci limite nécessairement la portée de nos actes et de nos pensées quelque soit le système de représentation : le sculpteur en travaillant la dimension de la profondeur ouvre, non pas la dialectique entre réalisme et symbolisme, mais une perspective souffrant la diversité, la multiplicité en fonction

de la position que vous avez. Ainsi, au-delà d'un dualisme réducteur entre le vrai et le faux, puisons dans la myriade des points de vue dont le regard exercé à une intégration complémentariste des données nous offre des prises de conscience toujours grandissantes de ce qui nous entoure.

La matière que le sculpteur modèle, réside en une partie du monde extraite pour mettre en forme une œuvre. Aristote, dans la « Poétique », parlait de l'œuvre comme une imitation, mais est-ce une imitation du monde, de l'autre ou de soi-même ? D'autres écoles parleront de création artistique, or la création ne nous rapproche-t-elle pas de la position de Dieu ?

## *2. La matière, élément de projection*

Ma main se ferme sur une poignée de terre, cette terre qui n'est autre qu'une part de nous-mêmes. Elle épouse la forme de la main et j'appréhende combien j'en suis proche. Elle me révèle l'essence du monde.

Qu'est-ce que la matière ? Il est vrai que de multiples réflexions à son propos ont accompagné l'histoire de la pensée, or pour l'heure, les considérations ne se porteront pas sur le versant physique mais plutôt sous l'angle d'un élément de projection.

En effet, le sculpteur utilise de la matière : terre, bois, pierre, ... et cette matière pour être travaillée à l'image d'un créateur, se doit d'être intégrée par le sculpteur. La frontière entre la matière et lui s'estompe doucement pour ne faire qu'un, afin qu'une partie de soi émerge dans la matière et puisse s'en distinguer comme une œuvre d'un destin autonome. L'oscillation étrange entre confusion et distincte individuation marque l'éternel berceau de la création, nous y

trouvons à la fois le Même et l'Autre ainsi que la répétition aussi contradictoire que cela puisse paraître.

Matière, que nous apprends-tu du sculpteur ? Quelle est ta part du Même et de l'Autre qui te permet d'être individu et création ?

N'est-ce pas ce Même, ce Même qui se répète comme une reproduction de ton démiurge, comme une partie de lui qui vit en toi, mêlée à l'Autre, ce nécessaire Autre t'accordant l'autonomie d'une création ou d'une créature ?

Or, quand la matière a pris forme, est-il possible encore de distinguer les éléments de projection, ces noyaux durs qui signent l'appartenance, la filiation à la main qui a modelé cette matière ?

### *3. Quand le décor forme la réalité*

Le paradigme du sculpteur, dans sa réalité ou son illusion, reflète cette part de nous-mêmes qui tend vers un désir du divin. L'ambiguïté même de ce désir est une des conditions de ce malaise qui se distingue par un désir du divin comme force supérieure garantissant une divinité potentielle mais qui, d'autre part, comme désir du divin, serait une tentative de s'élever à la condition du Dieu au risque d'entrer en conflit avec ce dernier et de perdre l'éternité. Cette double attitude de l'homme s'inscrit dans une double attitude du « pouvoir être » de l'individu. Le désir de création, d'autocréation, s'amalgame avec le désir du divin et prend un masque socialement acceptable à travers la sublimation. Or, l'art comme transfiguration de l'être, sublimation, permet le monde et le devenir, par contre ce qu'il nous faut analyser, et distiller comme substance riche pour l'évolution de l'être,

mais quelquefois trop riche ou trop forte pour son équilibre précaire, c'est cette part qui nous rapproche du divin et l'intègre à notre conscience d'humain. Ce désir du divin que l'on recherche et que l'on combat n'a pour autre visée que de s'affranchir de l'espace et du temps ; données primordiales, marquant notre constitution humaine, nous liant pour un moment à notre condition d'homme posant les questions à notre être dans l'espoir d'une pérennité convoitée.

Sur un premier versant, notre désir tend à garantir l'éternité et d'un autre côté la pérennité réside dans le risque de se hisser à la place de Dieu et ce mot « risque » semble encore trop faible pour jauger ce qui se joue à cette place recherchée. Or cette double nature, soumise et combative, loin de s'exclure se complète.

Ne cherchons pas à réduire l'ambivalence à un tel schéma, nécessairement réducteur, mais tentons de prendre conscience que la place occupée aux frontières du divin, nous fait prendre le risque de la folie. Ces mots peuvent prendre une allure choquante, pourtant l'expérience de ce dépassement de soi, sort de la norme communément admise ; les uns parleront de forces, de magie, de miracles ..., mais ce ne sont que des mots, pour désigner quelque chose, peut-être de semblable, l'expérience subjective, hors normes et qui dépasse toute rationalité. Cette représentation du monde nous est propre ; qu'elle soit réelle ou non, elle s'inscrit dans notre propre subjectivité et l'interprétation que l'on en fait la matérialise. Lorsque la frontière entre le réel et l'irréel n'est plus perceptible, c'est à cet instant que le monde s'ouvre, que nous sommes, plus que jamais, au cœur de la subjectivité et à la fois si proche de ce que jadis on appelait folie.

La légende de l'Empédocle nous conte qu'il s'est jeté dans l'Etna, au cœur de la terre, où les frontières entre le dedans et le dehors, le réel et l'irréel, s'estompent. Au cœur de la subjectivité, dans ce volcan n'étant autre que le canal qui lie les deux mondes, nous voguons vers l'inconnu, vers soi, vers la folie mais aussi vers quelque chose de divin.

La question qui se pose est celle de savoir quelle est la limite pour nous humains, limite extensible en fonction de chacun, mais qu'il nous faut appréhender afin que le risque pris murisse et nous accorde un répit. Eternelle oscillation entre la soumission et le combat. Quel est cet entre-deux qui convoque la souffrance, la déchirure mais aussi la possibilité d'un autodépassement ? Etrange désir qui habite la condition humaine et jalonne les actes de tout un chacun, parfum de toutes choses et inhérent à la réalité, il y participe et la construit comme un édifice en perpétuelle rénovation. Le désir en acte n'est-il pas élément de transformation de la réalité ? Il agit quelque fois de manière imperceptible et arrive à maturité bien plus tard.

#### *4. La forme du désir*

Quelle est cette question du désir qui se pose ici ? Un des points de départ de la réflexion se porte sur la rationalité et l'extrême matérialisme de notre monde. Comment pouvons-nous concevoir un tel débordement de matière, de l'avoir transformé en des formes qui nous attirent ? Comment saisir dans son fond cette idée qui filtre dans les propos de certains disant « le monde est fou ». La notion de folie a fait son chemin mais teinte encore les représentations de chacun lorsqu'il n'y a plus de mots pour expliquer un malaise. La

nosographie psychiatrique a tenté de classer les différents comportements que jadis l'on taxait de fous pour les ranger dans des groupes plus ou moins distincts et repérables, afin de tranquilliser la population. Allons-nous en arriver à classer toute la population dans des grilles nosographiques ? Souhaitons que non ! Et pourtant le monde n'arrête pas d'être fou. Quel est cet impensable qui agit dans les soubassements de l'homme et de la société ? Quelle est cette force qui anime l'être et au plus haut point l'artiste et le sculpteur ? N'est-ce-pas ce désir que nous pouvons ici conceptualiser en une forme de désir du divin qui pousse l'individu vers une transcendance, quelle qu'elle soit, lui donnant d'être et d'agir parfois de manière si incompréhensible.

Il est à noter que ce désir du divin ne se rapporte pas tant à une figure divine, comme celui du Dieu moral dans la religion chrétienne, qu'à toute figure divine ou potentialité transcendante qui appelle l'être à un dépassement du temps et de l'espace, se rapportant à une forme de pérennité ou d'éternité.

Accordons-nous de partir de la présupposition de la folie comme comportement incompréhensible dans notre schéma, qui trouverait son ressort dans le désir du divin. Or ce désir peut se décliner par l'idée de s'en affranchir ou pour s'en approcher. La tentative d'affranchissement du divin n'est autre qu'une tentative de devenir Dieu et le rapprochement de Dieu pour s'y lier et s'y fondre avec leurs avatars respectifs dont l'orgueil et l'égoïsme (par exemple).

Ce schéma n'est pas une explication des comportements des individus ; son aspect réducteur ne peut englober l'immensité des situations. Il place uniquement le concept du désir du

divin comme élément sous-jacent des transformations tant à l'échelle individuelle dans l'altérité qu'à l'échelle sociale dans l'évolution. Les ressorts des modifications restent identiques depuis l'aube de l'humanité même s'ils empruntent des formes et des voies différentes.

Le désir du divin, le désir de toutes figures divines, de tout absolu, du néant comme du savoir, animent le glissement vers un devenir autre, vers cette altérité qui sans cela serait impossible. S'il n'y a pas ce mouvement d'aspiration, tel l'ailleurs des romantiques, nous restons figés, nous gelons nos possibilités au détriment de notre être.

Pour revenir à ce monde « fou », la quête du savoir dans une dimension analytique et rationaliste, dans une perspective scientifique supplantant toutes les interprétations qui n'aboutiraient pas à la vérité scientifique, met en acte cette forme du désir où le divin n'est autre que la Vérité, le Savoir, la Matière, éléments du pouvoir scientifique venant se substituer aux figures divines traditionnellement admises sous ce terme. L'évolution des sociétés industrialisées, par exemple, happée par cette forme du désir, structure l'altérité de l'être en fonction de ce divin désiré ou donné à désirer.

Le seul Autre possible dans la civilisation occidentale, parodiant un contemporain, c'est le dieu du monothéisme en question. Dans le même sens, quel est le seul Autre possible dans nos sociétés industrialisées, n'est-ce pas le savoir Vrai que l'on expérimente dans et par la matière ? Or la question qui se pose n'est pas tant cet état des lieux qui transparait dans ces quelques mots : « le monde est fou », mais dans la conséquence de ce mouvement catalysé sur l'être. Que fabriquons-nous comme être, quelle est la conscience du sculpteur qui taille son bois, quelles sont les potentialités

d'altérité pour ces êtres issus de ce groupe et de cette inertie industrielle ?

Si la vérité scientifique comblait l'impensable, que resterait-il comme potentialité d'altérité ? Ce qui est en jeu ici, c'est le concept même du divin qui dans sa fonction permet aux potentialités d'altérités de se déployer. Ce concept-là n'est point à combler, point à penser et échappe par-là même au savoir qui ne pourrait s'y substituer. Le désir tel que nous le concevons se rapporte à cela ; il ne peut se rapporter qu'à quelque chose que l'humain ne peut combler et que le divin ne tende pas à combler, mais entretienne ce mouvement, comme un courant qui pousse l'être toujours plus loin. La véritable forme du désir, c'est dans ce modèle dynamique qu'il nous faut l'appréhender et l'articuler avec l'altérité de l'être. Sans le concept du divin, sous quelque forme qu'il puisse émerger dans la conscience humaine, il n'y a pas de désir qui pousse ou aspire l'être dans le mouvement, et les lois de la psychologie sont régies par cette même dynamique, ce mouvement, celui de l'altérité, celui qui fait qu'un être puisse devenir autre, celui qui fait qu'il est possible de poursuivre son parcours et que tout point de butée de l'être puisse être dépassé, que toute montagne puisse être traversée.

### *5. Le mythe de la création*

Nous avons pris le modèle du sculpteur qui met en acte le mythe de la création. Chaque société connaît sa cosmogonie, son mythe de création, son ou ses démiurges, ses premiers hommes et ses ancêtres fondateurs. Le sculpteur, l'artiste, joue à chaque instant de cette fonction de création et nous

entendons le terme d'artiste à la manière de Nietzsche et de son *philosophe artiste*. Celui qui est capable de révéler l'autre à lui-même et de se transcender. La création est de l'ordre de ce mouvement perpétuel, elle inaugure un mythe, l'articule et le réarticule à chaque époque pour permettre aux individus d'être et de devenir.

Le mythe de la création nous interroge à cet endroit dans sa dynamique, il génère un monde et dans le même temps il le régénère. Le mythe comme fondement de la société se trouve être aussi le fondement de l'être dans lequel puise l'artiste, il lui apprend les lois de l'articulation d'un être. Le sculpteur doit puiser à ce fondement pour donner forme à un être, à l'image de l'art en général qui vient illustrer les mythes. Mais notre sculpteur est un démiurge et il façonne de l'être, un être en devenir qui doit porter les traits de cette création, un être qui devra puiser en lui et dans son œuvre les lois de la création et celle de son devenir.

Nous voici au terme de ces quelques pages, de cette amorce de réflexion qui nous permet un temps d'arrêt avant de poursuivre notre route vers d'autres espaces et d'autres temps. Quand le divin nous hante, nous sommes au plus près des hommes, au plus près de ce qu'ils nous donnent à être, au plus près de l'éternité qu'ils nous laissent en héritage.

## *La main du demiurge*

Semblable à cet homme  
Arrivé à ne plus croire  
Ni à hier et pas même à demain  
Assis contre sa propre vie  
Prenant ciseau et bois  
Ainsi est né le sculpteur  
Sculpteur de nulle part  
Sculpteur de jamais  
Et qui matérialise l'âme ...

Illustration de couverture :  
**Marie Zielinski.**